

Aujourd’hui, c’est la fête. Samedi après-midi. Les enfants de Fernande et Hippolyte marient leur fille avec un jeune gars de la ville, un in-tel-lec-tuel. Il est professeur des collèges et paraît tout juste dix-sept ans. Mais déjà un enfant occupe la place entre les deux futurs époux, un gros poupon potelé aux longs cils recourbés qui a pompé avec furie le bon lait de sa mère. Le maire transpire beaucoup — l’émotion sans doute — et ponctue son discours d’allusions mouillées à l’enfance de la mariée, qui a grandi au pays. Mais voici le couple de l’année qui arrive : nos chers vieux ! Hippolyte, égal à lui-même, la raie sur le côté et le costume gris qui ne fait pas un pli. Fernande, transformée en fée des mille et une nuits... Plus de vieille blouse et de boots fourrées, mais une jolie robe bleu marine à fleurs blanches relevée d’une veste en lin couleur soleil. Les cheveux revêches se sont pliés aux exigences de la mise en pli et esquissent de jolies boucles qui adoucissent la figure fripée de Dame Fernande. Suprême signe de coquetterie : une touche de rouge à lèvres qui relègue la moustache à l’arrière-plan. Clopin-clopant, clopant-clopin, on quitte la mairie. Le temps d’un cliché avec mon appareil flambant neuf pour immortaliser ces Humphrey Bogard et Lauren Bacall de la campagne, droits comme des cierges dans leurs beaux habits sur fond d’olivier et Fernande et Hippolyte s’en vont rejoindre le cortège.

Une célébration religieuse et une ennuyeuse séance photos plus tard, tout le monde se retrouve pour l'apéritif, à côté du terrain de boules communal. Le soleil est plutôt chaud pour la saison. Tantine, la sœur du père de la mariée, tourbillonne parmi les invités pour proposer à tour de bras les petits toasts qu'elle a elle-même confectionnés. La raison de son acharnement à nous faire avaler pizzas sur fougasses sans avoir le temps d'intercaler un élément liquide nous est très vite dévoilée : il y a à manger pour deux cent personnes alors que l'assemblée n'en compte qu'une soixantaine. Il va falloir mettre les bouchées doubles !

Je rejoins Fernande, assise sous un banc à l'ombre d'un châtaignier et j'assiste au spectacle d'un Hippolyte en grande forme... Le mélange de médicaments et d'alcool lui est normalement interdit mais le jour du mariage de sa petite-fille, il y a prescription ! Les gens se succèdent à ses côtés car tous le connaissent et prennent plaisir à bavarder un peu avec lui. Je l'arrache à grand peine à sa représentation pour lui offrir en guide de cadeau d'anniversaire un petit livre de dictos et proverbes provençaux. Ah, la belle affaire ! Voilà notre homme reparti à l'assaut des foules pour lire à qui passe près de sa bouche des sentences du pays, de préférence celles ayant trait aux relations entre les deux sexes (les femmes étant le plus souvent comparées à des légumes du jardin ou à des matrones qui tonnent plus fort que l'orage) ou au plaisir du vin. Bon, on ne peut pas non plus lui demander d'avoir intégré la révolte féministe et le nouveau partage des rôles...

Pendant ce temps, ces dames défilent pour saluer Fernande et faire un brin de causette sur le banc. L'occasion pour moi de faire la connaissance de sa sœur, qui ne ressemble à Fernande que de nom, et d'ouvrir ainsi le chapitre des confidences et des souvenirs ; du temps où l'on comparait les deux frangines : « Ah, elle est bien mignonne, Marcelle. Par contre, Fernande, elle est pas jolie ; elle aura du mal à trouver un mari ». Cette fois, la plaie est béante. Fernande extirpe de sa tête des images blessantes, les commentaires désobligeants de ses voisins qui n'ont pas pris le soin de baisser la voix et ont oublié

la pudeur. La voici qui déroule le film de son enfance. Ça s'appelle « Le vilain petit canard ». La rudesse des gens y dispute à celle de la vie à la campagne. Mais la morale de l'histoire est belle : elle a épousé un beau jeune homme et le regarde encore aujourd'hui de son banc, quarante-six ans après, fanfaronner et briller. Les voisins indélicats, eux, sont tous morts.

- Fernande, encore un petit sanwiche ?

- Ouh non ! J'en peux plus. On a mangé à ventre déboutonné...

Déçue, Tantine repart avec son plateau à la recherche de nouvelles victimes. Fernande fait la grimace :

- Je suis fatiguée, j'aimerais bien rentrer.

- Je te ramène si tu veux ? Je n'ai pas l'impression qu'Hippolyte ait envie de s'en aller tout de suite.

- Tu es gentille, Julia, mais je préfère l'attendre. Les Belges nous ont proposé de nous conduire. Ils ont leur auto.

- Bon. Tu veux que j'aille dire à Hippolyte que vous n'allez pas tarder ?

- Non, non. C'est pas la peine. Il le sait, va, que je vais en arrière.

- Pourquoi tu dis ça, Fernande ? Tu es en pleine forme !

- Bah, je suis vieille et toute tordue.

- Eh alors ! Regarde le beau mari que tu as. Tiens, il arrive d'ailleurs.

- Alors, mémé, tu es bien, là, sous ton arbre ?

Le bonhomme file un mauvais coton : son visage s'est recouvert de plaques rouges et les petites varices qui irriguent ses joues sont prêtes à péter...

- Oh, 'Polyte, tu as la mèche droite sur le sommet du crâne ! Il faudrait peut-être calmer un peu le pastis...

Hippolyte prend à témoin un voisin invisible en me désignant de la tête :

- Qu'est-ce qu'elle me veut, la gamine ?

Fernande s'agitte sur son banc :

- Dis, il est bientôt temps d'y aller.

- OOOOH, QU'EST-CE QUE VOUS M'EMBÈTEZ, LÀ ! On n'est pas pressés, saperlipopette ! Ces bonnes femmes, c'est quelque chose !

Fernande s'agite de plus en plus en serrant convulsivement la poignée de son sac. Elle se dresse d'un jet, manquant tomber à la renverse avec le banc.

- Eh ben tiens, bientôt, j'allais me fiche par terre ! dit-elle en contemplant les quatre pieds du banc dressés vers le ciel.

- BON DIEU, TU VOIS PAS QUE TU PÉDALES À CÔTÉ DU VÉLO ! tonne Hippolyte. Allez, on va se rentrer.

J'en profite pour m'esquiver :

- Moi aussi, j'y vais. À bientôt, Fernande. CIAO, HIPPOLYTE !

Trop tard... Il est déjà reparti à l'assaut des foules. Pourvu qu'il revienne !

- Alors, c'était comment cette fête ?

Dans la cuisine, Claude s'active autour d'un énorme gigot d'agneau qu'elle tartine généreusement de margarine luisante.

- Sympa. Mais bon, les mariages, ce n'est vraiment pas ma tasse de thé. Toujours les mêmes rituels : monsieur le maire, monsieur le curé, puis tout le monde au parc pour l'album photos... On repart boire l'apéro, puis on mange du saumon en gelée, puis on danse sur les musiques canardesques d'un mauvais DJ... J'ai vraiment l'impression d'être un mouton dans ce genre de cérémonie.

- Il y avait du monde ?

- Une soixantaine de personnes. En tout cas, Hippolyte tenait la grande forme : il a explosé son quota de pastis pour au moins six mois ! On ne pouvait plus le faire aller se coucher.

- Pauvre Fernande ; elle a dû passer une mauvaise nuit.

- Je ne sais pas, je réponds en baillant, découvrant largement mes dents du fond. Mais moi en tout cas, je suis crevée. Je n'ai plus l'âge de faire des folies comme ça...

- Arrête un peu ton cirque. Tu viens à peine d'avoir trente ans ! Qu'est-ce que je devrais dire, moi.

- Rien. Tu es très bien comme cela.

Ma mère fait la moue :

- Non, j'ai les paupières qui tombent et de vilaines rides autour de la bouche. C'est pas beau.

Je hausse les épaules en attrapant une pomme dans la corbeille à fruits :

- Je ne trouve pas. De toute façon, prendre des rides est un processus normal et ça n'enlève rien à la personnalité ou au charme des gens.

- C'est toi qui le dis. Moi, je n'ai pas envie de devenir moche. D'ailleurs, j'ai décidé de me faire tirer tout cela.

- Comment ça ?

- Je vais aller voir un chirurgien esthétique. Une fille du boulot m'en a conseillé un bien à Marseille.

Hop, le gigot dans le four.

- Tu plaisantes ! Tu ne vas pas faire ça ?

- Pourquoi pas ? répond Claude, une lueur de défi dans les yeux. Je n'ai pas envie de ressembler à une vieille pomme fripée. Et je ne crois pas non plus qu'Alain aimerait cela.

- Mais le problème n'est pas là : il faut bien à un moment donné accepter le fait de vieillir, pour soi-même. Le changement d'apparence extérieur nous aide à faire le deuil de notre jeunesse et à passer à une autre étape de notre vie. La nature est bien faite pour cela : par la dégradation de ton corps, elle te rappelle malgré toi que tu es un être fini...

Claude s'attaque à l'épluchage des haricots verts :

- En quoi devrais-je me réjouir de l'image que me renvoie mon miroir ? J'estime que c'est une forme de politesse vis-à-vis des autres que de rester jolie et agréable à voir. Si la chirurgie le permet aujourd'hui, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais.

- Certes, mais jusqu'à quand peux-tu repousser les limites ? Tu as vu la tête de toutes ces actrices complètement refaites ! On dirait qu'elles se sont pris un seau de cire en pleine face, les traits figés dans une attitude monstrueuse avec un sourire éternellement béat et les yeux écarquillés. Au lieu d'irradier une forme de sérénité, on dirait qu'elles

portent un masque de bêtise permanent. Pour un peu qu'elles soient blondes, en plus !

- Tu exagères, Julia, rigole Claude. Je ne veux pas me refaire faire tout le visage mais juste rehausser quelques petites choses...

- Je suis sûre qu'Alain te trouve très bien comme tu es. Ou alors, c'est qu'il ne t'aime pas vraiment. Regarde Fernande et Hippolyte : ils sont très complices et aimants l'un vis-à-vis de l'autre. Pourtant, on ne peut pas dire que Fernande soit un canon de beauté.

- Oui, mais Fernande n'était déjà pas jolie quand elle était jeune. Elle n'a pas eu à faire le deuil de sa beauté.

- Eh bien figure-toi que moi, je la trouve jolie Fernande, parce qu'elle est attendrissante et que le regard que son mari porte sur elle l'embellit. Quand je la vois, je ne me pose pas la question de savoir si elle est belle ou moche ou si elle ferait mieux de s'épiler la moustache ! Je la vois telle qu'elle est, tout d'un bloc, sa vie et sa personnalité complètement liées à sa physionomie. Et c'est l'ensemble qui me plaît.

- Ouais, reprend ma mère avec désinvolture. N'empêche que moi, ça ne me plaît pas d'être moche.

Je hausse les bras au ciel :

- Mon dieu, que tu es têtue ! Va donc te faire esthétiser si tu en as envie. Si cela t'aide à te sentir bien, tant mieux. Je voudrais juste que tu n'oublies pas de travailler aussi ta face intérieure car c'est celle-là qui est la plus jolie ! Et c'est celle-là qui restera vivace jusqu'au bout.

Plongée des haricots verts dans l'eau bouillante.

- Oui, ben d'ici là, va te laver ; on passe à table dans une demi-heure.

Je me lève en traînant la patte :

- Bonjour la considération pour ce que je te dis, hein ! Chantres de la bonne bouffe et du superficiel, je vous salue ! Je vais aller m'occuper de mon enveloppe charnelle : laver mon corps qui suinte des toxines, vider ma fosse septique et rafraîchir ma bouche qui exhale les remontées d'égout !

Dimanche, jour du seigneur. Douce torpeur.

Le temps glisse lentement, absent, ailleurs.

L'estomac plein, alangui, ronronne et fait son labeur.

Claude a encore frappé ! Toute la famille est terrassée par une indigestion... Même Ziza peine à absorber son repas, ses rêves de chien habités par des monstres gluants et voraces qui lui grignotent les intestins et font tressauter ses pattes en sursauts convulsifs. Le feu crépite dans la cheminée, pète, s'élève, plein de fureur bouillonnante, seul élément vivace de cette assemblée amollie. Dehors, l'air est plat. La nature se repose aussi, engourdie par un début d'hiver qui s'annonce long. Le soleil brille sans éclat, blanc et formica, peinant à réchauffer l'atmosphère. Qu'on est bien à l'intérieur quand le froid saisit toute chose, de la surface de la terre jusqu'au cœur des pierres ! L'esprit s'oublie, volent les soucis.

Je renifle le parfum des dimanche sereins, mélange d'effluves culinaires et de senteurs familières : le coussin sur lequel repose ma tête, l'odeur d'Angel (décidément, je ne l'aime pas, ce parfum !), la laine du pull de ma mère, les bûches incandescentes, le cigare d'Alain. Ah non, celui-ci ne fait pas partie de la série habituelle. Il va falloir l'intégrer... Mais l'odeur du cigare, ce n'est pas gagné !

ROOONN !

ROOOOOOOOOONNNN !

- J'y crois pas ! Il ronfle !

Claude rigole en levant le nez de son livre (« La femme pressée », de Paul Sulitzer) :

- Mais non, mais non. Il respire fort, c'est tout.

Je me redresse sur un coude :

- Tu appelles ça respirer fort ! Il fait trembler les fenêtres... Et Ziza, écoute, elle ronfle aussi ! ... C'est un vrai zoo ici !

- Les pauvres, ils sont fatigués, sourit ma mère avec indulgence.

- Fatigués de trop manger, oui !
- À propos, où est ta sœur ?
- Elle est partie rejoindre ses potes au bar. Ça n'a pas duré longtemps, ses efforts pour rester en famille. On a royalement eu droit à sa présence une journée, pour mon anniversaire.
- Tu sais bien qu'elle n'a jamais trop aimé les repas qui s'éternisent. Depuis toute petite déjà, elle ne tenait pas en place.
- Et à l'adolescence, c'était encore pire : elle tirait des tronches de trois mètres de long pendant tout le repas. Une vraie teigne !
- Je ne sais pas de qui elle tient pour être comme cela. Pas de moi, en tout cas.

Je me pelotonne à nouveau contre les coussins.

- Ce n'est pas forcément lié à son caractère. Elle a peut-être un malaise par rapport à la famille et aux obligations qui y sont rattachées. Elle dit toujours que ça lui pèse...
- Et pourquoi elle aurait un malaise par rapport à ça ?
- Je ne sais pas, moi. Peut-être qu'elle a mal vécu certaines choses au sein du giron familial. Ou qu'elle a subi un traumatisme quand elle était petite !

Étonnement de la mère.

- Je ne vois pas lequel ! Vous avez été élevées de la même façon et vous n'avez rien vécu de grave ou de traumatisant.
- Tu sais, on peut être bousculé par de petits événements qui, de l'extérieur, peuvent paraître anodins mais qui résonnent en nous d'une façon particulière parce qu'ils s'inscrivent dans une chaîne de perceptions ou d'idées que notre cerveau a commencé à assembler, et qui leur donnent un sens très différent de celui qu'on y mettait au départ. C'est d'ailleurs assez flippant de se dire qu'un mot ou un geste mal placés, en fait mal interprétés, peuvent engendrer des répercussions beaucoup plus importantes qu'on ne le pense. Un peu comme l'onde de choc que propage une pierre jetée dans une eau calme...

Je lève un bras vers le ciel et déclame sur un ton solennel :

- Ah, quelle pensée profonde ! Et quelle puissance de l'image !
 - Hein ?
 - Le beau-père émerge.
 - Rien, rien, je réponds sur un ton léger. Dors ! Oh là là, j'ai le ventre qui gargouille comme un fou, tu entends, 'man ?
 - Non.
 - Ce sont les huîtres de ce midi qui essaient de remonter. Il paraît qu'il faut bien les mâcher avant de les avaler, pour les tuer, sinon elles se collent aux parois intestinales et elles squattent là pendant je ne sais pas combien de temps... C'est dégoûtant, tu ne trouves pas ?
 - Tu dis des bêtises, sermonne Claude.
 - Dis donc, je ne suis plus un bébé pour que tu me dises ça !
 - Enfin, je crois... Bébé, bébé... Tiens, ça me rappelle quelque chose. Oh là, les huîtres viennent de décrocher sous la secousse émotionnelle ! Putain, j'ai l'angoisse !
 - ...
 - Maman, tu crois que je vais y arriver ?
 - À quoi faire ?
 - À m'occuper d'un bébé ?
 - Arrête d'y penser pour le moment. Tu verras bien en temps utile.
 - Je me tourne sur le canapé et allonge mes jambes sur elle.
 - Facile à dire ; tu es déjà passée par là, toi. Et puis, tu étais prête.
 - Qu'est-ce que ça veut dire, prête ? On n'est jamais prêt tant qu'on n'est pas confronté aux choses.
- Soupir.
- Silence.
- Ma mère fait-elle allusion au départ de mon père ?
- Je pense que je vais me séparer de Philippe.
 - Une grosse impatiente court le long de mes jambes.
 - Pourquoi tu dis cela ? s'inquiète Claude. Laisse-toi le temps d'y réfléchir.
- Le sang me monte au visage.
- Parce qu'il faut que je tranche dans certaines parties de ma vie. Il

n'y a pas assez de place pour tout le monde. J'ai trop de choses qui m'encombrent la tête.

- Je n'aime pas quand tu as cet air-là. Il ne faut pas prendre des décisions sous le coup de la colère ou sur une impulsion. En plus, je pense qu'il n'est pas bon de tout chambouler en même temps. Un bébé a besoin de grandir dans le calme et dans un environnement à peu près stable : ne précipite pas les événements.

- Et tu crois que l'arrivée d'un bébé ne précipite pas les événements, peut-être !

- Mmmmmmm, quoi ?

Alain se retourne sur son divan en faisant craquer le bois des jointures :

- Y'a quelqu'un qui appelle à la porte.

- Mais non, répond Claude, y'a personne.

Je me lève. La tête me tourne.

- Il fait trop chaud ici. Je vais prendre un peu l'air dehors.

Alain repousse à ses pieds sa couverture en mohair aux motifs panthère en baillant comme un diable.

- Couvre-toi avant de sortir.

- Oui, maman !

La lumière extérieure m'éblouit. Je ferme les yeux... Des étoiles étincellent derrière mes paupières. J'inspire en ouvrant la bouche. L'air glacé s'engouffre d'un coup dans mes poumons. Mon cœur s'arrête, saisi de froid. Je rouvre les yeux... Tout est voilé.

- Allô Philippe ?

- Julia ! Ça fait plaisir que tu m'appelles. Pas de souci ?

- Non, pourquoi veux-tu que j'ai des soucis ?

- C'était juste pour savoir... On se voit bientôt, non ?

- Oui, demain soir.

....

- Alors, tu en as bien profité ?

- Pffff, je ne sais pas. C'est à la fois trop court et trop long... Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas envie de retrouver Paris.
 - Dis donc, ce n'est pas gentil pour moi, ça ! Tu n'es pas pressée de me voir ? Toi, en tout cas, tu m'as manqué.
 - C'est l'agence que je n'ai pas envie de revoir, et la tête des gens dans le métro, et le froid et la pluie !
 - Ça, c'est vrai qu'il ne fait pas beau en ce moment. On a un temps de chien.
 - Ah oui ? Ça m'étonne !
 - Arrête de te moquer. Bon, à quelle heure tu arrives ?
 - A 18 heures 30.
 - Oh zut ! J'ai une réunion de travail, je ne pourrai pas venir te chercher.
 - Ce n'est pas grave. Je rentrerai en métro.
 - Non, prends un taxi. Tu ne vas pas te trimballer tes bagages dans le métro, tout de même.
 - Pourquoi pas ! Je ne vois pas où est le problème ? Tout le monde se trimballe avec ses bagages dans le métro. C'est fait pour ça, le métro.
 - Bon, je ne discute pas, cela ne sert à rien. Je t'embrasse. On se voit demain, d'accord ?
 - Oui, à demain.
- Quelle tête de cochon, je fais ! Il n'y est pour rien, ce pauvre Philippe, s'il fait mauvais à Paris et que je n'ai pas envie de rentrer... Oui, mais il aurait pu faire en sorte de venir me chercher à la gare quand même ! Il n'y a pas que le travail dans la vie. Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de sa réunion !
- Ça y est, tu as eu Philippe ?
- Je sursaute sur mon tabouret, manquant de faire tomber toute la pile de documents entassés en équilibre sur le secrétaire de l'entrée. Ma sœur se précipite pour assurer le côté droit de la colonne instable.
- Tu es folle de me faire peur comme ça ! je m'exclame.
 - Ça va, y'a pas mort d'homme. Je te posais juste une question. C'que tu es stressée ! C'est pas bon pour le bébé, ça !
 - Ah, ne m'énerve pas encore plus ou je t'arrache la tignasse.

- Ouh là, je m'en vais si c'est comme ça !

Lulu joint le geste à la parole et s'éloigne tandis que la colonne de papiers oscille quelques secondes avant de brutalement tomber par terre.

- Où tu vas ? je hurle

- Au bar !

- Attends, je viens avec toi !

Lulu roule à vive allure sur la nationale reliant Marseille à Digne :

- Tu ne sais pas où t'as mal en ce moment, hein ? Pour vouloir venir avec moi voir mes potes, faut vraiment que tu déprimes...

- Regarde la route au lieu de te recoiffer dans le rétroviseur.

- Eh dis-moi, c'est quoi ce manteau ringard ? Tu vas pas rentrer au bar habillée comme ça, quand même ?

- Qu'est-ce qu'il a mon manteau ?

Je lissee du revers de la main les longs poils blancs qui ornent l'extrémité des manches de ma veste en peau retournée.

- On dirait une hippie qui va vendre ses fromages de chèvre au marché ! Et ces poils-là, c'est trop laid. Ça pue en plus !

Je regarde ma sœur d'un air consterné :

- Tu crois que ça craint ?

- Carrément !

- Bon, je vais l'enlever... Tant pis, je vais chopper la mort !

- Il vaut mieux chopper la mort que la honte.

- Bof, ça, c'est ton point de vue. Qu'est-ce que ça peut me faire d'être ridicule aux yeux de tous ces crétins des Alpes ! Ça les occupera au moins un moment : c'est leur jeu favori, de chambrer.

- Ouais, sauf que je te signale qu'à Digne, tu as un standing à tenir. Ils bavaient tous sur toi avant, quand tu habitais ici. À chaque fois que je rencontre un mec qui t'a connue, j'ai droit à : « Ah, tu es la petite sœur de Julia ! » C'est super cool : on se sent vraiment appréciée pour ce qu'on est !

- Merci du compliment. J'ai l'impression d'être une vieille bique...
Tiens, du coup, je vais garder mon manteau. Comme ça, il n'y aura pas d'embrouille sur la marchandise.

- Mets au moins du parfum, pour cacher l'odeur ! s'exclame Lulu.

La voiture s'engouffre sur le boul', désert comme à son habitude.
On est dimanche en plus, faut pas rater Téléfoot !

Une vieille ambiance de déjà vécu remonte à la surface. Dimanches glauques à traîner dans les bars en buvant des cafés, des bouts de conversations sans consistance s'étirant dans l'air enfumé. Dimanches pluvieux, enfermée avec un copain dans sa chambre coincée sous la soupente de la maison des parents, à écouter en boucle des disques de Téléphone ou des Cure. Le long ruban de la petite route de campagne qui me ramène chez moi, transie de froid sur ma mobylette, une journée passée à rien faire et tous les devoirs de la semaine à tomber dans la soirée...

Quatorze avril 77

Dans la banlieue où qui fait nuit

La petite route est déserte

Gérard Lambert rentre chez lui

Dans le lointain, les mobylettes poussent des cris...

Ça y' est j'ai planté le décor

Créé l' climat de ma chanson

Ça sent la peur ça pue la mort

J'aime bien c' t' ambiance pas vous? ah bon...

Voici l'histoire proprement dite

Voici l'intrigue de ma chanson

Gérard Lambert roule très vite

Le vent s'engouffre dans son blouson

Dans le lointain, les bourgeois dorment comme des cons.

- Ta ta ta !

- Qu'est-ce qu'il te prend ?

- Je chante Renaud.
 - Ah bon. C'est une chanson, ça ?
 - Bien sûr. Tu ne connais pas Gérard Lambert !
 - Lulu souffle négligemment :
 - Non.
 - Ah, c'est toute une génération ! Elle m'a toujours fait flipper, cette chanson.
 - De quoi ça parle ?
 - D'un mec en mobylette qui va à Rungis et qui tombe en panne. Il est super énervé et il n'arrive pas à redémarrer. Arrive un jeune loubard qui lui demande de lui dessiner un mouton et Gérard Lambert lui éclate la tête avec sa clé à molette. C'est affreux, non ?
 - C'est débile, cette chanson !
 - Tu ne comprends rien ! C'est l'ambiance qui est glauque : un mec de banlieue, au petit matin, qui tue un pauvre gars pour rien. Et sa morale absurde : faut pas gonfler Gérard Lambert quand il répare sa mobylette...
 - Super !
 - La voiture s'arrête sur le parking en face du bar préféré de Lulu.
 - Et toi, qu'est-ce que tu écoutes comme musique ? je questionne en m'extirpant de l'habitacle. Mis à part Dalida, bien sûr...
 - Euh... Nirvana, Beck, Coldplay... J'adore Lenny Kravitz aussi.
 - Que des groupes anglo-saxons ! Tu comprends quelque chose aux paroles, au moins ?
 - Pffff ! Qu'est-ce que ça peut faire... La musique est géniale ! Y'a des guitares qui déchirent et une ambiance glauquissime.
- Je regarde Lulu avec consternation :
- Effectivement, ça n'a rien à voir avec Dalida ! Mais tu n'écoutes aucun groupe français ?
 - Si, parfois, à la radio... J'ai un album de Zenzile aussi.
 - C'est quoi ?
 - Un groupe de dub.
 - De quoi ?

- De dub. C'est des instrus, avec beaucoup de basse et de l'électronique.
- Eh bien, t'as l'air pointue sur la question. Mais c'est bien aussi d'écouter des chansons à texte. Ne serait-ce que pour pouvoir les chanter.
- Mais je chante quand j'écoute mes disques, réplique Lulu.
- Tu veux dire que tu maîtrises parfaitement l'anglais ?
- Non. Je chante en phonétique.
- Tu vas me faire croire que tu peux chanter toutes les paroles d'un morceau sans comprendre un mot de ce qu'il raconte ?
- Ouais ! Et alors ?
- Alors rien. C'est bizarre... Bon, on y va, je me gèle !
- Ok.

L'odeur de mauvaise friture me saisit à peine poussée la porte du bar. La faible lumière du soleil d'hiver déclinant peine à traverser les vitres sales, éclairant d'une lueur blafarde les rares personnes disséminées dans les boxes. Lulu s'avance vers le comptoir où sont accoudés quatre gaillards à l'œil mou.

- Salut !
- Salut, répond l'un d'eux, un rouquin à l'allure dégingandée flottant dans des habits trop grands.
- Julia, je te présente Xavier, déclame Lulu en me désignant le téméraire et, décrivant avec son bras un arc de cercle de la droite vers la gauche : voici Paolo, Dédé et Justin que tu connais déjà.
- Bonjour tout le monde (je ne vais quand même pas leur faire la bise comme ça, à froid !).
- Vous buvez quoi, les filles ? demande Dédé, dont le nez luisant trahit déjà un certain parcours aux côtés d'une bouteille.
- Une Heineken, répond Lulu. Et toi Julia ?

Je contiens ma réplique sur la consommation d'alcool en plein milieu de l'après-midi et mes remontrances à l'égard de ma sœur :

- Un Orangina pour moi.
- Dédé sourit d'un air niais, ses grosses lèvres charnues se soulevant sur des dents tout aussi grosses (on dirait Fernandel) :

- Tu veux pas une bière plutôt ?

- Non, merci. Je n'aime pas ça.

La réponse le laisse sans voix. Un cas de figure qu'il n'avait jamais envisagé...

- Charlie ! hèle Paolo en direction du serveur endormi. Une Heineken et un Orangina.

Celui-là a l'air plus fréquentable. Cheveux sombres, yeux noirs, le sourire affûté et le muscle sûr sous un pull ajusté : l'ensemble porte les promesses d'un prénom chaleureusement méditerranéen. Et me rappelle vaguement quelqu'un que j'ai dû connaître dans ma folle jeunesse.

- Qu'est-ce que vous racontez de beau ? reprend Lulu.

- Rien, répond Xavier. On est nazes. On s'est couché à six heures du mat'.

- Qu'est-ce que vous avez fait ?

- On est allé en boîte, puis on a fini chez Justin à mater un film.

- Ah ouais ! Quel film ?

- « Taxi 3 », intervient Dédé, soudainement rallumé. Ça déchire.

Un commentaire de maître sur un film de référence. Il est prêt pour Cannes, lui.

- Pourquoi t'es pas sorti hier, Lulu ?

- C'était l'anniversaire de ma sœur. Alors je suis restée à la maison.

Xavier soulève sa bière et lance en ma direction :

- Bon anniversaire, alors ! Ça s'arrose, non ?

Je contiens un sourire ironique :

- On va déjà boire ce qu'on a commandé... Merci.

- T'as quel âge ?

Je me tourne vers Dédé et le fixe droit dans les yeux :

- Un peu plus que toi, je pense.

Nouvelle absence de Dédé : il calcule...

- Tu dois avoir l'âge de mon frère, affirme Xavier en hochant la tête. Vous étiez au collège ensemble.

Lulu me regarde en rigolant :

- Tu vois, je te l'avais dit !

- Il s'appelle comment ? je demande.

- Antoine. Tu vois qui c'est ?

- Oui, vaguement. Mais je ne le connais pas vraiment ; il n'était pas dans la même classe que moi.

- Il tient un camion pizza maintenant. Au rond-point de la gare.

- Ah...

Paolo me scrute du coin de l'œil. Une légère chaleur se diffuse dans mon estomac.

- Tu es là pendant longtemps ?

Sourire enjôleur, question ouverte.

- Je pars demain.

- Mmm... Vous ne voulez pas sortir avec nous ce soir ? On va à Château-Arnoux voir un concert dans un bar.

- Je ne sais pas.

Je me tourne vers ma sœur.

- Moi, ça me dirait bien !

- Faut voir, je réponds d'un ton réservé.

- Allez, fais pas ta vieille ! chambre Lulu.

Je lui renvoie une grimace mauvaise. Puis observe à la dérobée l'intrigant : visage lisse, peau de bébé qui n'a pas encore été malmenée par le feu quotidien du rasoir... Une taille qui impose, corps dominant... Des mains blanches sans poils, aux ongles rongés... Toute l'ambivalence d'un homme en devenir, fragile et poupin, mais déjà sûr de ses capacités et transpirant sans filtre une sexualité à l'état brut, encore non maîtrisée. Julia, tu laisses ton cerveau vagabonder et t'entraîner sur des marais glissants ! Contrôle tes hormones ! Tourne la tête, il te regarde maintenant...

- Bon, on va y aller, Lulu ?

- Déjà ! Laisse-moi au moins finir ma bière.

- Ouais, reprend un verre, propose Xavier, les yeux soulignés de deux barres rouges, premier signal d'alerte avant la bouche pâteuse (j'en ai vu des wagons, des mecs saouls).

- Je ne vais pas boire des Orangina tout l'après-midi... Et puis j'ai

encore mon sac à faire.

Lulu vide son verre d'un trait :

- Voilà, on peut y aller. Bon, à la prochaine, les mecs.

- Salut !!!

Dans mon dos, deux yeux perçants me radiographient le versant nord. Je tourne la tête. Quatre nez ont replongé dans leur verre.

Je ne sortirai pas ce soir.

- Tu n'as pas trop les boules de partir ?

Lulu est vautrée à plat ventre sur mon lit, le barrant en diagonale de tout son corps filiforme. Je dépose dans ma valise une grosse pile de pull-overs.

- Si.

- T'as vu comme il te matait, Paolo ?

- Oui.

- C'est dingue, non ? Il a dix ans de moins que toi.

Je lance deux grenades oculaires vers ma sœur.

- Et alors ? Tu crois que je suis une vieille croûte ?

Lulu se retourne sur le dos :

- Pourquoi tu ne veux pas qu'on les rejoigne ce soir ? Ça pourrait être cool.

- Parce que j'ai mes affaires à préparer et que j'ai envie de profiter encore un peu de maman et de tout le monde.

- Il te plaît ?

- Oh, Lulu, arrête de m'embêter avec ça !

- Pourquoi t'es toute rouge ?

Je contourne le lit et attrape vivement les deux pieds de l'enquiquineuse pour les secouer dans tous les sens.

- ARRÊTE ! hurle Lulu. Y'a que la vérité qui fâche !

Je lâche ma prise sans préavis. Lulu en profite pour s'asseoir au fond du lit, à l'abri.

- C'est vrai qu'il est craquant. Mais j'ai passé l'âge de ces bêtises. Enfin,

je crois... Et puis je suis avec quelqu'un...

- Oh là là, il faut se faire plaisir parfois dans la vie, se lamente Lulu en secouant la tête. À quoi ça t'engage, une petite escapade avec un joli garçon le temps d'une soirée ? Philippe n'en saura rien !

- Je sais. Mais je préfère ne pas me laisser tenter. Je suis déjà assez dans la panade en ce moment. Je ne vais pas compliquer les choses plus qu'elles ne le sont, non ?

Lulu soupire :

- C'est dommage ! Moi, si je pouvais, je me le ferais bien !

- Dis donc, Lulu. Tu ne m'as pas dit que tu sortais déjà avec quelqu'un ? Un prof de musculation ou je ne sais pas quoi...

- Oh lui, je crois que je vais le larguer... Il me colle un peu trop.

- Eh bien ! On nage en plein dans les sentiments, dis moi. Quand les gars s'intéressent un peu trop à toi, tu les repousses et quand ils t'ignorent, tu leur cours après. Tu ne sais pas vraiment ce que tu veux !

- Et alors ? C'est que les mecs que je rencontre ne me font pas vibrer. J'ai le droit de faire mes choix en fonction de ce que je ressens, non ? Je suis jeune, je ne vois pas pourquoi je m'engagerais dans des histoires merdiques dès le départ.

Je tire la fermeture éclair de ma valise en tentant de maintenir d'une main les deux bords distendus d'un contenant débordant.

- C'est vrai, tu as raison, je réponds en m'asseyant sur le lit, les cheveux en bataille mais victorieuse de la lutte contre le bagage récalcitrant. Je faisais comme toi à ton âge. Mais maintenant, c'est fini. Il faut que je me fasse une raison.

- Qu'est-ce qui est fini ?

- Les amourettes, les béguins d'un soir, les trucs de midinette, quoi !

- Pourquoi ?

- Parce qu'il faut que je devienne responsable !

Lulu ouvre ses deux grands yeux comme des soucoupes volantes :

- Quelle horreur ! Ça fait flipper de t'entendre parler comme ça !

Je pique du nez, regardant les bouts gris de mes chaussons chaussettes :

- Moi, c'est ce que je vis en ce moment qui me fait flipper. Tu te rends compte que je vais retourner à Paris retrouver quelqu'un avec qui j'ai fait un enfant sans le vouloir, que je ne suis même pas sûre d'aimer et à qui je n'ose rien dire ! Que je vais recommencer un boulot qui me pèse de plus en plus dans une ville dans laquelle je ne me sens pas chez moi et entourée de gens qui ne sont pas mes amis !

- Effectivement, ça ne fait pas envie...

- Comme tu dis.

Lulu se redresse brutalement :

- T'as qu'à rester ici !

Je tourne vers ma sœur un regard morose :

- Bonne idée. Je lâche mon boulot, j'appelle Philippe pour lui dire qu'il se débrouille sans moi et je reste chez maman à tricoter des barboteuses !

- Et pourquoi pas ? lance Lulu comme un défi.

- Parce que ça serait une fuite. Je ne peux pas, face aux problèmes, me comporter comme une enfant et aller me réfugier chez mes parents dès qu'une difficulté me barre la route. J'ai déjà fait le choix difficile de partir vivre loin d'ici, je ne vais pas tout abandonner maintenant. Je n'assume pas ce qui m'arrive en ce moment, mais ça, je sais que ce n'est pas la bonne solution.

- Moi, je trouvais ça sympa comme idée !

- C'est sympa d'avoir proposé. Mais je vais réfléchir à autre chose... Ou bien je ne vais pas réfléchir du tout ; je laisse venir et je vois comment l'histoire tourne.

- Bof, j'y crois pas trop à cette option.

- En tout cas, j'en ai marre de me prendre la tête avec tout ça. J'ai le cerveau aussi déchiqueté que l'estomac. Et j'ai les seins qui gonflent.

- Ouais, ça, c'est pas plus mal, rigole Lulu. Ça a fait de l'effet à Paolo, c'est certain !

- Dégage, stupide fille ! Va dire à maman et à Alain que j'ai presque fini et que je descends manger dans cinq minutes.

Lulu bondit du lit et s'éloigne, faisant rouler ses deux seins entre

ses mains en se déhanchant au rythme endiablé d'une samba sans musique :

- Coucou courou, coucoucou courou !

Le train prend de la vitesse, après avoir dépassé les petits villages à la périphérie de Marseille. La mer flotte, immobile, renvoyant mille éclats de lumière sous le soleil au zénith. Je plonge dans la ligne d'horizon, les yeux fixes et le cerveau sec. La chaleur qui se répand dans le wagon me réchauffe lentement les pieds et donne au paysage extérieur une tonalité de printemps. Superposition sensitive et leurre de l'esprit rapidement détrompés par la vitre glaciale contre lequel vient de s'écraser mon nez. Je me laisse retomber contre mon siège et une marée foudroyante monte sans prévenir du fond de ma gorge à la bordure de mes paupières closes. Je contracte la bouche pour tenter de refouler mes larmes. Pas question de pleurer, je vais encore être rouge comme une pivoine vérolée... Je ne pense pas que cela plaira à mon voisin d'en face, bien qu'il semble plus se soucier de ce qui est écrit sur son smartphone que de ma poire. Les images des quinze derniers jours se bousculent dans mon souvenir : Fernande assise sur son banc sous le grand châtaignier, ses mains noueuses coincées entre ses jambes tressautantes et ses deux yeux de chouette scrutant les invités de la fête en un mouvement de Grand huit. Ma mère penchée sur la cocotte en fonte où mijote un coq au vin, remuant d'un geste vif la sauce fumante. La fenêtre de ma chambre plongeant sur une vue en abîme vers la vallée et les peupliers qui bordent le lit de la rivière fraîchement descendue des hauts sommets. La silhouette massive de mon père derrière l'encadrement de la porte de son appartement, l'œil brillant et humide... Les mèches brunes rebiquant sur la nuque de Paolo... Le sourire confiant de ma sœur derrière la vitre du train, étrangement sérieuse pour la circonstance. Le train. Un voyage vers une destination attendue. Pas des plus drôles. Oublier l'arrivée. Se dissoudre dans le bruit des roues sur les rails éraillés, le vent qui gifle

la carcasse métallique du train, les arbres qui défilent maigres comme des spectres. Oublier. Ne pas penser. Ne pas pleurer.

Le visage de Philippe s'imprime dans le reflet de la vitre, tel un revenant ressurgi des profondeurs du passé venu annoncer sa vérité et divulguer un message aux survivants. Ses lèvres fines s'entrouvrent et prononcent un « Je t'aime » très doux. Puis un deuxième visage apparaît à côté : une face lunaire barrée d'un sourire vicieux, des yeux comme des éclairs, des cheveux blonds dressés sur le dessus de la tête comme balayée par un vent violent. Cynthia ! Elle ricane et articule des choses que je n'entends pas. Bizarrement, je ne ressens rien en la voyant. Le visage de Philippe s'efface, puis le sien. S'est-il passé quelque chose entre eux pendant que je n'étais pas là ? Peut-être cela m'arrangerait-il : ça me donnerait un prétexte valable pour arrêter l'histoire. Mais non ! Je ne supporterai pas cela ! La tromperie me terrifie. Et puis ce serait lâche, une fois encore. Je ne dois pas céder à la facilité d'écouter les histoires inventées par mon cerveau tourmenté, si propice à transformer la réalité quand cela l'arrange. Pourquoi ai-je cette capacité à me torturer toute seule, sans motif vérifié, à appuyer là où ça fait mal, encore et encore ? Pourquoi Philippe m'aurait-il trompé ? Surtout avec cette pimbêche mal coiffée ! En quoi cela résoudra-t-il mes problèmes, sinon de les aggraver ? Pourquoi est-ce si difficile d'être en phase, amoureux en même temps, décidés à concrétiser cet amour dans la conception d'un enfant, à partager les mêmes élans ? L'un aime, l'autre pas. L'un nourrit, l'autre affame. J'ai toujours été en décalage dans mes relations amoureuses. Réservant longtemps ma confiance, contenant mes sentiments. Par peur d'être trompée, quittée, j'ai toujours pris les devants. Mieux valait une sortie rapide qu'un lent naufrage. Les hommes interprétaient cette attitude comme du mépris, de la légèreté ; pour les plus vulgaires, j'étais une salope ! Malentendus des sentiments. Mais des mêmes, j'observais des comportements déguelasses : de leurs liaisons avec de pauvres filles tendres et naïves qui se donnaient corps et âme pour découvrir un jour qu'elles étaient plus cornues qu'un bouc. Ma conclusion était

peut-être tranchée, mais à visée protectrice : mieux vaut être garce que se faire baiser ! (c'est un peu raide, je l'admet...) Aujourd'hui, heureusement, les données ont changé, les hommes que je fréquente aussi. Mais le pli est donné : je ne peux pas me laisser aller sans arrière-pensée. Je me méfie plus que de raison, par excès de prudence. Le ola sur mes sentiments, empêchés de vivre leur vie fluide, de couler le long de ma moelle épinière jusqu'au bout de mes terminaisons nerveuses. L'amour, c'est physique, ça fait trop souffrir. Une fois, j'ai laissé parler mes phéromones : j'avais à peine quatorze ans, il en avait vingt-deux. C'était en Espagne, en plein mois d'août, dans un bled perdu au fond de l'Andalousie. La super love story sur le bord de la plage, avec les cigales derrière et le bruit de la mer. À la fin de l'été, on s'est quittés en se promettant de s'écrire souvent et de se revoir l'année d'après. Au bout de six mois de correspondance, la veine s'est asséchée ! Ce qu'on appelle un amour d'été... J'ai mis un an à m'en remettre. Pour faire ensuite affreusement souffrir un jeune garçon de ma classe, fou amoureux de moi. Il était trop gentil ! Quel paradoxe ! Je l'ai recroisé pendant ces vacances : il est marié à une fille de la région, insignifiante et dodue, et il a déjà deux enfants. Je me demande s'il pense quelquefois à cette vieille histoire, ou s'il m'en veut toujours. À la façon dont il a tourné la tête quand il m'a vue, je pense que oui !

Soupir.

Mon voisin lève enfin le nez de son agenda personnel super électronique. Il me lance un coup d'œil rapide puis extirpe de la sacoche posée à ses pieds un ordinateur portable qu'il pose sur la tablette entre nous deux. Quelle chance ! Je côtoie un homme moderne, tellement occupé par ses machines qu'il ne remarque même pas la vilaine grimace que je lui adresse ! Abruti ! Il lui restera toujours la possibilité de converser avec une cyber poupée gonflable.

Comme prévu, à l'arrivée, le temps est maussade. Le gris mange tout, la pluie glace les façades des murs. Les gens se précipitent sur les quais pour s'engouffrer dans les longs couloirs menant au métro

ou au RER. Pas le temps de souffler. Pas de sas de décompression. On est tout de suite emporté dans le flot. Je me dirige vers la sortie surmontée d'un panneau bleu indiquant « taxis » en lettres blanches. Temps d'arrêt. Je bifurque soudainement vers les escaliers roulants : direction le métro. Je n'ai pas envie de prendre un taxi : à retrouver l'anonimat et le quant-à-soi, autant le faire jusqu'au bout et prendre sa place dans le trafic, sans être obligée de sortir trois banalités à un chauffeur de taxi blasé, ou pire, s'auto-justifier pendant tout le trajet de ne pas lui parler et feindre une absence indifférente. Quel snobisme ! Je me sens mal à l'aise dans ces situations où la proximité physique supposerait un minimum d'échanges et où les codes sociaux imposent au contraire une froideur polie entre le client et le prestataire. Un peu comme s'il ne fallait pas mélanger les torchons et les serviettes. Ou ne pas être trop gentille avec le petit personnel de peur qu'il ne réclame. J'assume mal les relations où intervient l'argent en paiement d'un service dit subalterne ; cela génère en moi le complexe du riche. « Tenez, mon brave, je vous paie la course, gardez la monnaie ». C'est pour cette même raison que je me refuse à employer une femme de ménage. Payer quelqu'un pour nettoyer ma crasse, lustrer mes beaux objets et s'activer d'une pièce à l'autre dans mon grand appartement avec vue sur la Seine, ça me complexe. Alors, je collectionne les grains de poussière sur mes étagères !

Dans le métro, j'avance sans questions : la règle veut que personne ne se parle. Pourtant, la promiscuité est encore plus grande. Mais l'effet de masse tue l'individu. Ce ne sont plus des personnes douées d'une existence et d'une conscience propres qui voyagent ensemble ; ce sont des carcasses humaines que l'on transporte d'un point à un autre. Chacune reprend vie une fois sortie du troupeau, quand elle emprunte la trajectoire particulière qui la mènera à sa destination finale. J'emprunte les interminables couloirs traversant de toutes parts la station-termite Les Halles. Un immense tapis roulant déroule son ruban noir et ronronnant. Je l'enfourche et me laisse emporter. Arrivée à mi-parcours, je décide de remonter tranquillement le flot

en mouvement, ce qui me donne immédiatement l'impression de marcher à pas de géant ! Mais je me rends vite compte que l'exercice est périlleux : pressée par les gens arrivant derrière moi à toute allure, je me rabats sur la file de droite pour les laisser passer, puis tente de reprendre ma position en doublant les personnes arrêtées plus en aval. Impossible ! Une fois le rythme perdu, je n'arrive pas à m'intercaler entre les bolides humains qui me doublent sur la gauche ! Je manque m'encastrer dans une petite mamie devant moi, le cou tordu pour tenter d'apercevoir une brèche dans la marée montante. Je finis par renoncer en percutant un monsieur en costume gris cravaté sacoché à qui je lance en guise d'excuse un « La prochaine fois, je mettrai mon clignotant avant de déboîter ». Quelle bande de tarés ! Dépitée, je reporte mon attention sur la file se déversant en sens inverse, de l'autre côté de la rampe : mes yeux sautent en boucle de droite à gauche comme le bras d'un mange-disque sur une galette rayée, incapables de fixer plus d'une seconde un visage ou une silhouette. J'ai l'impression d'être dans un film en accéléré, ou dans un reportage d'Envoyé Spécial, dans l'œil du cadreur qui plongerait, caméra numérique au poing, dans la foule des people crachés par les buildings de la City londonienne à l'heure du tea-time. Cette ville n'est pas moi ! Ces gens ne me ressemblent pas ! Attention Julia, t'arrives en fin d'autoroute, ne manque pas la sortie... Couloir à gauche, couloir à droite, je monte l'escalier, couloir à droite, je descends. Ça y est, me voici sur le quai. Un vieux wagon recouvert de tags freine en couinant devant moi.

- Pchhhh !!!!

Je monte.

- Tuuuuuuuu !!!!!

Je m'assieds.

En face de moi, un gamin sec et mat affublé d'un survêtement rouge et blanc flambant neuf et d'une casquette qui lui mange la moitié de la figure me dévisage.

- Eh madame, vous rentrez de voyage ?

Accent des banlieues, sans surprise.

- Oui, pourquoi ?
- Non, comme ça. Vous avez un big sac.
- Effectivement.
- Z'êtes allée loin ?
- Non, dans le sud de la France.
- Ah ouais ! J'ai des cousins qui habitent à Marseille !
 - Une lueur brille dans l'œil du garçon qui doit à peine aller sur ses treize ans.
- Moi aussi je viens de là-bas. Et tu vas les voir de temps en temps, tes cousins ?
- Non, c'est trop cher. Et puis, j'aime pas l'OM ! Moi, je kiffe le PSG. Mate ma casquette...
- Je ne savais pas que leur logo, c'était la tour Eiffel. Ben dis donc, t'en as des choses écrites partout. Sur ton survêt', là : A-di-das. Et tes baskets, c'est des Nike, je parie !
- Eh madame, nous, on vit des marques, hein ! Bon, j'veux laisse, je descends là.
- Au revoir.

Je regarde s'éloigner l'énergumène, scotchée par sa dernière remarque. Les bras tenus écartés du corps par des biceps imaginaires, le pantalon de jogging pendouillant lamentablement sur un cul inexistant, la démarche hachée et les pieds en canard... Petite caricature maladroite d'une société qui clone vêtements et comportements à l'envi. Deux modèles similaires bien que plus âgés passent devant ma fenêtre, mais ceux-là ont rajouté à la panoplie du « jeune des banlieues qui en veut mais qui fait pas d'sport » un élément supplémentaire qui suscite mon étonnement : un petit sac imitation Vuitton porté en bandoulière. Quelle est cette mode absurde qui amène des garçons à s'affubler ainsi d'un accessoire ridiculement féminin qui anéantit en une fraction de seconde leur image de petits mâles à tendance grande gueule ? Faut-il qu'ils soient fashion-victims pour ne pas se rendre compte de cela ! Si je n'avais pas peur de me prendre un retour brutal dans la figure, je leur demanderais bien s'ils n'ont pas oublié de glisser

dans leur petit sac leur rouge à lèvres et leur poudre !

La maison. Largage des sacs en bas de l'escalier. Je m'écroule sur le canapé et jette un regard circulaire sur le salon. Tout est à la même place. Les meubles sont posés là, froids, inanimés ; ils ne me disent rien. Le décor me semble étranger. Sûrement mon absence prolongée... Comme si j'arrivais chez des amis que je n'avais pas vus depuis très longtemps et qui auraient refait la déco de leur appartement !

Aïe ! J'ai une crampe au ventre. Ça travaille dur à l'intérieur. Bizarrement, cette pensée me réconforte : je me raccroche à quelque chose de connu, bien qu'invisible. Une présence discrète derrière mon nombril, une énergie qui rayonne à l'intérieur. Qu'est-ce qu'il m'arrive ! Je deviendrais sentimentale à l'égard de cet embryon qui s'est niché sans invitation dans mon utérus ? Le voyage a dû me fatiguer plus que de coutume.

La cuisine est rutilante (Philippe s'est découvert des talents de récurateur ?). J'ouvre le frigo : là, c'est plutôt le nettoyage par le vide ! Je me sers un verre de lait et avale goulûment le liquide frais, concluant ma descente d'un claquement de langue satisfait. Qu'est-ce qu'on va manger ce soir ? Philippe va rentrer tard avec sa réunion, peut-être ne dînera-t-il pas là... La perspective d'une soirée en solo m'effraie en même temps qu'elle me rassure : je n'aurais pas à affronter Philippe tout de suite et à découvrir l'effet que produiront en moi nos retrouvailles. Quel sentiment étrange d'avoir peur de ne pas reconnaître un homme avec qui l'on partage sa vie ! Je retourne au salon et regarde les photos alignées sur l'étagère : Philippe et moi sur la plage en Bretagne, engoncés dans de gros pull-overs ; Philippe assis à la terrasse d'un petit bistrot de l'île Saint-Louis à la belle saison, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes ; moi couchée au milieu d'un parterre de fleurs, au jardin du Luxembourg je crois. Clichés banals, mais pas plus que d'autres... Les couples se forment et se déforment, seul l'album photos fige pour un temps les bons moments. Mais sur le

papier glacé, rien ne ressemble plus à un homme et une femme enlacés qu'un autre homme et une autre femme. Un dimanche, Philippe et moi étions allés nous promener dans un parc de la proche banlieue. Ambiance début d'automne où tout le monde se précipite à l'extérieur après le déjeuner pour profiter des derniers beaux jours et digérer le poulet-pommes sautées copieusement arrosé de vin. Le fond de l'air fraîchit très vite et les arbres commencent à virer au marron. Des familles déambulent dans les allées en parlant de la petite nièce qui entre cette année en classe préparatoire ou du dernier modèle de chez Renault mis en vedette dans la vitrine du concessionnaire local. Assise dans l'herbe, la tête de Philippe appuyée sur mes cuisses, je regarde passer la France du dimanche. Un couple avance dans notre direction, précédé par deux marmots gesticulants : une fillette perchée sur son vélo rose Barbie qui actionne les pédales de son engin flambant neuf en un mouvement désordonné et saccadé, et un garçonnet ayant tout juste dépassé sa première année qui tente désespérément de ratrapper sa sœur, gêné par ses courtes jambes en arceau dont il ne maîtrise pas encore bien la synchronisation et sa grosse couche qui le fait ressembler à un disgracieux bébé Donald. Horreur, ils ne vont quand même pas venir jouer ici, près de nous ! Briser le calme de cet après-midi champêtre ! Je leur lance un regard féroce qui ne les décourage pas un brin... Les parents arrivent à leur suite et déposent près d'un arbre tout l'attirail des grands jours : glacière avec le goûter dedans, poussette du benjamin, panier en osier bourré de jouets, mouchoirs en papier et petites laines pour la soirée. Résignée, je regarde jouer les enfants. La scène m'agace très vite, à la fois familière et terriblement ordinaire : la fillette tourne et virevolte comme une toupie, saute sur place, interpelle ses parents pour qu'ils la regardent, s'accroupit sur le sol pour arracher des brins de pelouse, se précipite en courant vers sa mère pour lui montrer la petite fleur qu'elle vient de trouver. Et ce pauvre gourd de petit frère qui tente de la suivre, s'accroupit près des fleurs au moment où sa sœur s'échappe, revient vers ses parents en la croisant en sens inverse et finit par tomber lourdement les fesses

en arrière (chute heureusement amortie par ses Pampers), épuisé et terriblement frustré. Ça y est : il hurle ! De vieux relents montent alors en moi. Le vague souvenir de scènes de jeu avec Lulu. Les dimanches à la campagne. Le premier vélo dont on est fier et qu'on quitte à peine le soir pour aller se coucher, déjà pressée d'être à demain pour le ré-enfourcher. Finalement, tous les gosses se ressemblent. Ils font ba-ba ou ma-ma pour expérimenter l'art du langage. Ils montrent du doigt tout ce qu'ils ne connaissent pas, c'est-à-dire tout ce qui leur tombe sous les yeux. Plus tard, ils demandent « pourquoi ? » (est-ce que je sais, moi !). Les filles sautent à la corde et les garçons jouent au foot. Les aînés complotent entre eux et les petits rament derrière en chouinant. Les parents interrompent le bazar pour fourguer les Prince et le jus de pomme bio à quatre heures et grondent : « Occupe-toi un peu de ton petit frère ! Tu vois bien qu'il s'ennuie tout seul ! ». On s'amuse dix minutes avec lui puis on le plante dans un coin en lui demandant de compter jusqu'à cent pendant qu'on s'échappe en riant le plus loin possible de sa vue, sûrs qu'il ne nous trouvera jamais.

Ce dimanche-là, j'observais et cogitais tout cela en silence, mes yeux ne pouvant se détacher de ce spectacle navrant, comme pour mieux enfonce le couteau dans la plaie. Une sorte de voyeurisme à l'envers, retourné contre moi-même. Philippe n'avait rien vu. Je ne sais pas ce qu'il en aurait dit.

Je me replonge dans le divan. Vais-je ressembler à ces mères fébriles, et Philippe à ces géniteurs stressés sous leurs airs détachés ? Je hais ces représentations mais ce sont les seuls modèles qui m'ont été donnés de voir, mélangés à mes souvenirs empreints de trop de subjectivité. Mon père me dirait encore une fois : « Arrête de te poser quarante mille questions à l'avance. Tu verras bien quand tu y seras ». Quand j'y serai, il sera trop tard ! J'aurai perdu toute distance et j'aurai plongé dans le liquide tiède de la vie familiale. À l'image de cette pauvre grenouille qu'on immerge dans une marmite d'eau froide et qui meure

sans s'en rendre compte au fur et à mesure que le liquide chauffe... Tiens, je vais me faire couler un bain ! Ça me fera peut-être fondre les neurones et le film catastrophe projeté entre mes deux hémisphères.

Je suis sur la planète Zork...

Des sons froids et déformés parviennent à mes oreilles, puis s'éloignent en s'étirant comme des fantômes acoustiques. Mon corps flotte, libéré de la pesanteur. Mes bras oscillent en un doux mouvement de balancier. Le temps s'écoule au rythme d'un goutte-à-goutte.

Ploc ! Ploc ! Ploc !

Quelle est cette sonnerie stridente qui trouble mon vide intergalactique ?

Merde, le téléphone !

Je sors la tête de l'eau. Quel horrible bruit. Le répondeur s'en chargera.

...

Je crois que je me suis endormie sur le lit. J'ai froid, mon peignoir est encore humide. J'ouvre un œil et découvre que la nuit est tombée derrière la fenêtre. Quelle heure est-il ? Les lettres rouges du radio-réveil brillent dans l'obscurité de la chambre. Dix-huit heures ! J'ai dormi deux heures ! Je me lève, vaseuse comme une vieille barque amarrée depuis trop longtemps au ponton d'une mare et me souviens soudainement du coup de téléphone. À l'étage, la petite lumière rouge du répondeur clignote dans le noir.

- Allô, Julia ? Tu es rentrée ?

Philippe...

- Bon, je ne sais pas si tu es là. Quoi qu'il en soit, je voulais te prévenir que ma réunion ne va pas finir avant vingt heures, vingt heures trente, alors ne m'attends pas pour manger. On se voit tout à l'heure. Je t'aime.

Bip, bip, bip.

Évidemment... Tout est comme avant.